Qu'est-ce que la pragmatique peut apporter à l'étude de l'évolution du langage ?

Gloria Origgi, Dan Sperber

▶ **To cite this version:**

Gloria Origgi, Dan Sperber. Qu'est-ce que la pragmatique peut apporter à l'étude de l'évolution du langage ?. Jean-Marie Hombert. L'origine de l'homme, du langage et des langues, 2003. ijn_00000430

HAL Id: ijn_00000430
https://hal.science/ijn_00000430

Submitted on 19 Nov 2003

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

A paraître dans Jean-Marie Hombert (ed) *L'origine de l'homme du langage et des langues*

Dan Sperber & Gloria Origgi

Qu'est-ce que la pragmatique peut apporter à l'étude de l'évolution du langage ?

La pragmatique, qui étudie la compréhension des énoncés en contexte, est une branche de la linguistique qui s'est développé au cours des dernières décennies. Lorsqu'on adopte une perspective pragmatique, on est amené à concevoir les énoncés non tant comme des moyens qu'utilise le locuteur pour encoder le sens qu'il veut communiquer, mais plutôt comme des indices riches et complexes à partir desquels l'auditeur peut inférer ce sens. On est amené ainsi à repenser le rôle exact de la langue dans la communication linguistique. Ce réexamen a des conséquences pour d'autres branches de la linguistique (au premier rang desquelles la sémantique). Ici nous nous interrogerons sur les conséquences de la perspective pragmatique pour l'étude de l'évolution du langage.

Evolution et fonctions du langage et des langues

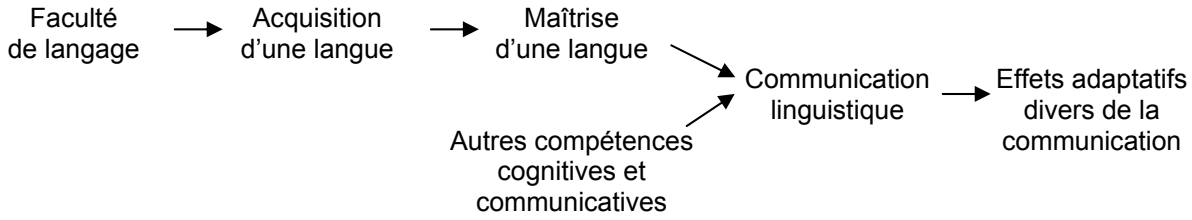
Nous tiendrons pour acquises deux thèses sur l'évolution du langage. Selon la première thèse, la faculté de langage, c'est-à-dire la faculté qu'a tout enfant d'apprendre une langue humaine, est un produit de l'évolution biologique de l'espèce. Si l'on refuse cette première thèse le problème de l'évolution biologique de la faculté de langage ne se pose pas. Selon la seconde thèse, la faculté de langage est, pour l'essentiel, un produit de la sélection naturelle (plutôt que d'autres forces à l'œuvre dans l'évolution biologique, comme la dérive génétique). Si l'on refuse cette seconde thèse, l'évolution biologique du langage est et sans doute restera un mystère et non un problème qu'il est raisonnable d'espérer élucider. D'ailleurs, toutes les théories de l'évolution biologique du

langage tiennent ces deux thèses pour acquises. En d'autres termes, elles conçoivent la faculté de langage comme une adaptation au sens biologique du terme, c'est-à-dire comme un trait qui doit son existence à sa fonction.

Pour comprendre l'émergence d'une adaptation particulière, il faut en comprendre la fonction (ou les fonctions). La notion biologique de fonction a fait l'objet d'analyses nouvelles et de débats au cours des dernières décennies (Cummins, 1975 ; Millikan, 1984 ; Dretske, 1988 ; Jacob, 1997 ; Allen, Bekoff & Lauder, 1998). Sans entrer dans le détail de ces débats nous retiendrons l'idée générale selon laquelle la fonction d'un trait biologique est un effet de ce trait qui aura contribué au succès reproductif des organismes qui en sont dotés. Tout trait biologique a des effets divers. Le cœur, par exemple, a entre autres effets, ceux d'alourdir le corps, de faire du bruit, et de pomper le sang. Seul ce dernier effet contribue au succès reproductif des organismes dotés d'un cœur, et en constitue donc la fonction. Pour prendre un exemple cette fois-ci comportemental, le cri d'alarme du singe vervet apercevant un guépard a, entre autres, deux effets remarquables : celui d'attirer l'attention du guépard sur l'individu qui l'émet et celui d'accroître les chances de ses congénères d'échapper au prédateur. Le premier de ces effets, qui compromet les chances qu'a le singe altruiste de survivre et donc de se reproduire semble mettre en question l'idée même que son cri d'alarme puisse être une adaptation au sens darwinien du terme. Mais, conformément à la règle de Hamilton (Hamilton, 1964), la disposition à pousser un cri d'alarme face à un prédateur, si elle expose l'individu qui l'émet, protège en revanche ses proches, qui sont eux aussi porteurs du trait, et donc accroît, en moyenne, le succès reproductif des individus porteurs du trait. La fonction ainsi conçue est un facteur causal qui explique la récurrence du trait à travers les générations.

Quelle est donc la fonction, ou quelles sont les fonctions, au sens que nous venons de caractériser, de la faculté de langage ? Différentes réponses à cette question ont été proposées au cours de ces dernières années, comme par exemple celle de Bernard Victorri (Victorri, 1999 ; ce volume) selon laquelle la fonction narrative serait à la base de l'émergence du langage, ou celle de Robin Dunbar, qui voit dans le renforcement des liens sociaux à travers la transmission des rumeurs le facteur causal

responsable de l'évolution du langage (Dunbar, 1996) ou celle de Jean-Louis Dessalles, pour qui l'évolution du langage est liée à l'organisation politique des groupes humains et permet en particulier la formation de coalitions (Dessalles, 2000 ; ce volume) Quels que soient les mérites de ces hypothèses, elles ont en commun de mettre en avant un ou plusieurs effets adaptatifs de la communication linguistique. Or la communication linguistique elle-même, est un effet non pas direct mais indirect de la faculté de langage. Les effets de cette communication linguistique sont donc des effets encore plus indirects de la faculté de langage. La faculté de langage, en effet, (si on la conçoit comme un trait biologique et non comme une abstraction) sert non pas à communiquer mais à apprendre une langue. La maîtrise d'une langue, jointes à des compétences cognitives et sociales particulières, permet, elle, la communication linguistique (et plus généralement l'expression des pensées, qu'elle soit à des fins communicatives ou non, mais nous laisserons de côté ici les fonctions non communicatives du langage). La communication linguistique à son tour peut servir à coordonner les actions des interlocuteurs, à manipuler autrui, à partager savoirs et savoir-faire à l'échelle du groupe, etc. Il y a donc un enchaînement d'effets potentiellement adaptatifs que l'on peut représenter ainsi:



Le débat actuel sur la fonction de la faculté de langage, qui cherche à expliquer cette dernière par tels ou tels effets de la communication linguistique, saute par-dessus plusieurs étapes nécessaires de l'explication. C'est un peu comme si on envisageait d'expliquer l'évolution des organes de locomotion d'une espèce donnée en leur attribuant comme fonction de permettre aux individus qui en sont dotés de rechercher leur nourriture, d'échapper aux prédateurs, de déplacer leur habitat, ou d'optimiser leur

choix de partenaires sexuels. Chacune de ces hypothèses pourrait être pertinente, mais il n'en demeurerait pas moins que la fonction première des organes de locomotion d'une espèce est de permettre à ses membres de se déplacer d'une façon particulière dans leur milieu. Si on veut expliquer non seulement pourquoi il leur est avantageux de pouvoir se déplacer, mais aussi, et d'abord, pourquoi il leur est avantageux de se déplacer de la manière dont ils le font, c'est par cette fonction première qu'il faut commencer. Dire que la fonction première d'organes de locomotion est la locomotion peut sembler par trop trivial, mais il n'en va plus de même dès qu'on s'intéresse au mode précis de cette locomotion. De même, dire que la fonction première de la faculté de langage est de permettre l'acquisition d'une langue et que la fonction première de la maîtrise d'une langue est de permettre la communication linguistique n'est plus trivial dès lors qu'on se demande comment s'effectuent cette acquisition et cette communication.

Tant du point de vue de leur acquisition que du point de vue de leur utilisation dans la communication, les langues humaines diffèrent radicalement des codes de la communication animale. Dans la plupart des cas, que ce soit celui des abeilles ou celui des singes vervet, ces codes sont transmis génétiquement. Lorsqu'il y a apprentissage, comme dans le cas de certains oiseaux chanteurs, il ne porte typiquement que sur un signal unique. Même si on accepte les conceptions les plus innéistes de la faculté de langage selon lesquelles l'acquisition de la syntaxe relève de la fixation de paramètres et non d'un apprentissage au sens habituel du terme, il n'en reste pas moins que le lexique des langues humaines, immense répertoire d'idiosyncrasies, doit bien être appris.

Le fait que la langue et en particulier le lexique doivent être acquis pose un problème en termes d'évolution. Pourquoi en va-t-il ainsi ? Pourquoi n'était-il pas plus avantageux de fixer la langue elle-même plutôt qu'une faculté d'acquisition des langues dans le génome ? A cette question, Tooby et Cosmides (1990) répondent que la quantité d'information linguistique et en particulier lexicale qui peut être stockée dans l'environnement social est bien plus grande que celle qui peut être stockée dans le

génome. Grâce au fait qu'elles font l'objet d'un apprentissage, les langues humaines peuvent être d'une richesse sans équivalent dans la communication animale.

Si on les compare aux codes que d'autres espèces utilisent pour communiquer, les langues humaines semblent cependant présenter un défaut manifeste majeur : ce sont des codes grossièrement défectueux ! Pour permettre la communication par codage et décodage, il ne suffit pas en effet que communicateur et destinataire partagent le même code : il faut que ce code associe à chaque message à communiquer au moins un signe (simple ou complexe) et à chaque signal au plus une interprétation. Il faut, en d'autres termes, que le code soit assez riche pour que tout ce qui peut devoir être communiqué puisse être encodé et pour que tout ce qui est encodé puisse être décodé. Les signes ambigus ne sont acceptables que s'ils peuvent être automatiquement désambiguïsés en fonction de facteurs contextuels prédéterminés (comme par exemple la danse des abeilles en fonction de la position du soleil dans le ciel au moment de la danse). Or – et c'est là la leçon la moins contestable de la pragmatique contemporaine – les phrases des langues humaines sous-déterminent massivement leur interprétation. Elles le font de deux façons. D'une part les langues comportent des ambiguïtés et des indéterminations référentielles dont la résolution n'est pas automatique et fait appel à des processus non pas de décodage mais d'inférence. D'autre part elles véhiculent typiquement plus de sens qu'elles n'en encodent, y compris des aspects du sens à reconstruire inférentiellement et pour lesquels la langue n'offre aucune possibilité de vrai codage. Les métaphores, dont la paraphrase littérale n'épuise pas le sens, en sont l'exemple le plus évident, mais le phénomène est bien plus général.

Ce caractère apparemment défectueux des langues en tant que codes est, en partie au moins, lié au fait qu'elles font l'objet d'un apprentissage. Cet apprentissage entraîne une importante variabilité interindividuelle, et de cette variabilité résultent, à l'échelle historique, ambiguïtés et polysémies. Dire dans ces conditions que la fonction (sinon unique, au moins principale) d'une langue est de permettre la communication cesse d'être une trivialité : comment les langues permettent-elles la communication en dépit de leur caractère de code grossièrement imparfait ? Quelles pressions sélectives

ont-elles pu s'exercer pour que les langues humaines aient cette double propriété de richesse sémantique et de défectuosité en tant que code ?

Deux conceptions de la communication linguistique

On peut, en simplifiant, opposer deux modèles de la communication linguistique, le modèle classique de la communication ou «modèle du code» et le modèle inférentiel. Selon le modèle du code, tout communicateur encode son message au moyen d'un signal que le destinataire décode. Les phrases de la langue sont précisément des signaux complexes qui encodent des messages.

A ce modèle du code, la pragmatique linguistique objecte que la même phrase peut servir à communiquer un nombre indéfini de messages différents qui ne peuvent donc pas être reconstitués par simple décodage. Soit par exemple la phrase: «Elle est trop lente». Cette phrase tout à fait ordinaire ne présente aucune difficulté linguistique particulière. Elle peut cependant servir à véhiculer un nombre indéfini de sens, par exemple *Marie calcule trop lentement pour finir les exercices à temps*, *la réaction chimique est trop lente par rapport à ce qui avait été prévu*, *la baisse du taux de chômage est trop lente pour éviter des mouvements sociaux*, *la voiture de Jacques est trop lente (et donc je propose de prendre celle de Pierre)*, etc. Pour découvrir quel sens une énonciation de cette phrase véhicule, il faut disposer d'informations contextuelles. Ces informations aideront à comprendre à qui ou à quoi «elle» se réfère, de quelle lenteur il est question (dans le mouvement, dans la pensée, dans le déroulement d'un processus, etc.), quels critères déterminent la valeur de «trop». Elles aideront à reconnaître le caractère plus ou moins littéral, hyperbolique ou ironique de l'énoncé. Elles aideront enfin à en reconnaître les éventuelles implicitations.

Selon le modèle inférentiel, dont différentes versions sont développées dans la pragmatique contemporaine, un énoncé est un indice du sens voulu par le locuteur. Le décodage du sens linguistique y est vu comme un élément seulement du processus de compréhension, processus qui s'appuie à la fois sur ce sens linguistique et sur le contexte pour aboutir à une identification du vouloir-dire du locuteur. C'est, le philosophe Paul Grice (1957) qui a le premier développé cette perspective. Il a analysé en effet de

façon nouvelle les rapports entre sens linguistique (*sentence meaning*) et sens voulu (*speaker's meaning*). Le sens voulu, dans l'analyse que Grice en propose, est une intention complexe du communicateur qui a besoin d'être reconnue par le destinataire pour être accomplie. Il s'agit en effet d'une intention d'avoir un certain effet sur l'esprit du destinataire en faisant reconnaître l'intention qu'on a d'avoir cet effet.

La communication ainsi conçue relève de la capacité des êtres humains d'attribuer des états mentaux à autrui, c'est-à-dire de leur *psychologie naïve* Cette capacité a fait l'objet de nombreux travaux en psychologie du dévéloppement (Baron-Cohen *et al.*, 2000) et dans l'étude de l'évolution des comportements sociaux (Byrne et Whyten, 1988). Les humains interprètent spontanément le comportement les uns des autres non pas comme des simples mouvements corporels, mais comme la réalisation d'intentions guidées par des croyances. Vivant dans un monde habité non seulement par des objets physiques et des corps vivants mais aussi par des états mentaux, les humains peuvent vouloir agir sur ces états mentaux. Ils peuvent chercher à modifier les désirs et les croyances d'autrui (cf. Joëlle Proust dans ce volume). Cette action peut être menée à l'insu de celui qu'on essaye d'influencer. Elle peut aussi être menée ouvertement – on montre à autrui qu'on l'incite à croire ou à vouloir quelque chose –, et il s'agit alors de communication proprement dite. La communication s'effectue en donnant au destinataire des indices du sens qu'on entend lui communiquer. Ces indices peuvent être de tout ordre, gestes, mimiques, monstrations, ils peuvent être codés ou non codés, pourvu qu'ils permettent au destinataire d'inférer le sens voulu.

Dans la communication inférentielle le communicateur cherche à réaliser son intention en la rendant manifeste au destinataire. Une telle procédure comporte un risque évident : le destinataire, comprenant qu'on cherche à l'influencer, peut facilement déjouer cette intention. En revanche, la communication inférentielle, du fait même qu'elle est ouverte, comporte deux avantages qui la rendent, dans la plupart des cas, bien plus puissante que toutes les autres façons d'agir sur les états mentaux. En effet, si un destinataire méfiant refusera de se laisser influencer, un destinataire qui a confiance en la compétence et l'honnêteté du communicateur fera de lui-même un effort pour comprendre un message qu'il sera disposé à accepter (cf. Sperber 1994) Plus important

encore, tandis que la manipulation des états mentaux d'autrui par des moyens non communicationnels est relativement lourde à mettre en œuvre et reste toujours imprécise, la communication ouverte permet de véhiculer à très peu de frais des contenus aussi riches et précis qu'on le souhaite.

Le rôle du langage, dans la communication inférentielle est justement de fournir au communicateur des indices aussi précis et complexes qu'il le souhaite du contenu qu'il veut faire accepter par le destinataire. Il n'est pas besoin pour cela que l'énoncé encode ce contenu in extenso et sans ambiguïté. De façon tout à fait ordinaire, un encodage fragmentaire, ambigu et imprécis suffit, dans le contexte, à indiquer un sens complet et univoque. La compréhension inférentielle n'est pas, à cet égard, différente de tous les autres processus cognitifs d'inférence non-démonstrative, qui tirent des conclusions assez fiables d'indices fragmentaires et ouverts à plusieurs interprétations en s'appuyant sur des régularités empiriques et sur le contexte. La tâche principale de la pragmatique est d'expliquer comment s'effectue un tel processus d'inférence dans le cas particulier de la communication linguistique : quelles régularités empiriques guide le processus ? Comment les propriétés linguistiques de l'énoncé d'une part et les informations contextuelles d'autre part sont-elles exploitées ? Si différentes théories pragmatiques (e.g. Ducrot, Grice, Levinson, Sperber et Wilson) donnent des réponses différentes à ces questions, elles s'accordent en revanche sur les deux considérations qui fondent toute leur démarche : la compréhension est inférentielle, et elle vise, en s'appuyant sur le sens linguistique de la phrase et sur le contexte, à découvrir le sens voulu par le locuteur.

Le modèle classique du code et le modèle inférentiel développé par la pragmatique assignent, on le voit, des fonctions différentes au langage dans la communication linguistique. A des fonctions différentes devraient correspondre, dans l'histoire de l'espèce, des pressions sélectives elles aussi différentes et donc des hypothèses différentes sur l'évolution biologique du langage. Cependant, comme nous l'avons noté, soit qu'en pratique ils acceptent le modèle du code (comme par exemple Pinker, 1994, ch.7), soit qu'ils envisagent l'évolution du langage sans se soucier de ses propriétés proprement linguistiques (comme par exemple Dunbar 1996), les théoriciens de

l'évolution du langage n'ont pas donné de place significative à la dimension pragmatique du langage (Dessalles faisant à cet égard exception – voir sa contribution dans ce volume) et ont encore moins pris en considération le rôle précis des processus communicationnels dans la communication linguistique.

Avant de montrer comment la prise en considération de la dimension pragmatique et inférentielle de l'usage du langage peut inspirer la réflexion sur son évolution, nous mettrons en évidence un aspect paradoxal de cette évolution. Le traitement de ce paradoxe peut servir de pierre de touche pour évaluer différentes hypothèses sur l'évolution de la faculté de langage, et en particulier pour contraster les hypothèses qui présupposent le modèle du code et celles qui partent d'un modèle inférentiel.

Un aspect paradoxal de l'évolution du langage

La plupart des capacités cognitives spécialisées d'une espèce ont un domaine spécifique d'informations disponibles dans l'environnement avant que la capacité n'émerge et n'évolue. Ce sont des adaptations à cet aspect de l'environnement. Par exemple la perception des couleurs est une adaptation qui tire parti des différences de fréquence des radiations électromagnétiques dans le spectre visible ; ces différences existent indépendamment de tout mécanisme de perception. La reconnaissance des visages est, elle aussi, une adaptation à un type d'information présent dans l'environnement avant que la capacité n'ait évolué. Cependant, dans ce second cas, le fait que les visages soient reconnu aura entraîné une évolution des visages eux-mêmes dont l'aspect, plus ou moins attirant ou intimidant, pouvait désormais comporter des avantages ou des inconvénients sélectifs, avec, sans doute, une co-évolution de la reconnaissance des visages et des visages eux-mêmes.

D'autres capacités cognitives, plus rares, sont des adaptations à un aspect de l'environnement – typiquement de l'environnement social – qui lui-même est l'effet de la présence de ces capacités cognitives dans l'espèce. Leur domaine d'informations est initialement vide et ne sera rempli que par le comportement d'individus déjà dotés de la capacité en question. C'est le cas par exemple d'une dispositions à entrer dans des échanges réciproques : alors qu'une capacité de reconnaître les visages aura pu

contribuer au succès reproductif du premier mutant qui en en a été doté – nous simplifions bien entendu -, une disposition à échanger n'aura pu qu'être nuisible ou au mieux neutre pour un individu ne trouvant autour de lui aucun autre individu pareillement disposé. Il en va de même d'une disposition à communiquer au moyen de signaux : par exemple la disposition des lucioles mâles à émettre un signal lumineux pour attirer les femelles n'est adaptative que dans une espèce ou les femelles ont la disposition complémentaire à s'approcher des mâles émettant de tels signaux. Autrement le signal lumineux n'aurait pour seul effet, anti-adaptatif cette fois, que d'attirer les prédateurs.

L'évolution initiale de toutes ces dispositions sociales qui ne deviennent adaptatives qu'à partir du moment où elles sont suffisamment répandues pose un problème évident. Le trait a du persister et se répandre pendant plusieurs générations avant de pouvoir remplir sa fonction sociale. Ce genre de problème n'est bien sûr pas insoluble: le trait peut avoir été neutre avant de devenir adaptatif; il peut avoir d'autres effets qui sont, eux, immédiatement adaptatifs ou bien être pléiotropiquement liés à de tels effets.

Le fait que l'évolution de la faculté de langage pose un problème de ce type a déjà été noté. Geshwind écrivait par exemple: «... une mutation permettant aux humains de produire verbalement un signal ne peut être avantageuse que s'il y a un mécanisme pour comprendre ce signal chez d'autres humains. On rencontre ici un problème ; l'apparition d'un système pour produire le langage serait inefficace, car les autres humains ne le comprendraient pas. Inversement, l'émergence dans l'évolution d'un système pour comprendre le langage ne serait pas efficace, car il n'y aurait pas d'autres humains pour le produire» (Geshwind, 1980, pp. 312-313) et Pinker et Bloom (1990) reprennent la question dans des termes similaires. Cette façon de poser le problème méconnaît cependant la forme particulièrement complexe qu'il prend dans le cas du langage. En effet la faculté de langage n'est, de toute façon, ni un système pour produire ni pour comprendre le langage, mais bien pour apprendre une langue. Or à quoi aurait bien pu servir une telle capacité dans un environnement social sans langue à apprendre ? Sans langue dans l'environnement, la faculté de langage n'est pas

adaptative. Sans faculté de langage, il est difficile de comprendre comment les langues ont pu émerger.

La première démarche qui vient alors à l'esprit est de diviser le problème en faisant l'hypothèse vraisemblable que la faculté de langage a émergé par étapes, et que les langues qu'elle a permis d'apprendre on crût en complexité. Si le problème change alors d'échelle, il ne change pas de nature. Quels facteurs pourraient-ils favoriser une mutation dont l'effet serait de rendre les mutants capables d'apprendre une langue plus complexe qu'aucune des langues parlées dans l'espèce? Sans langues correspondant à cette faculté de langage plus puissante, la mutation ne semble pas avantageuse. Sans la généralisation de cette mutation, il est difficile de comprendre comment des langues plus complexes ont pu émerger.

Ce problème, on va le voir maintenant, est particulièrement difficile à résoudre si on adopte le modèle de code de la communication linguistique. En revanche il perd son aspect paradoxal si on adopte le modèle inférentiel.

L'évolution du langage et les deux modèles de la communication linguistique

La communication codée fonctionne au mieux quand les interlocuteurs partagent exactement le même code. Toute différence entre le code du communicateur et celui du destinataire est en revanche une source d'erreur possible dans le processus de la communication. Dans ces conditions, une modification de la faculté de langage d'un individu, ou sera sans effet, ou lui fera intérioriser un code différent de celui d'autrui à partir des mêmes données linguistiques Cette non-correspondance des codes nuira à la capacité de l'individu de communiquer. Elle sera anti-adaptative. Le modèle du code est donc particulièrement peu apte à résoudre le paradoxe que nous évoquions dans la section précédente.

Plus généralement, puisqu'un code doit être partagé par une population pour être avantageux, l'évolution ne peut pas facilement «expérimenter» avec des modifications dont les chances, de toute façon faibles, d'être avantageuses ne se vérifieront que lorsque la modification sera suffisamment répandue. Les modifications les plus plausibles sont des ajouts au code de nouveaux signaux (par exemple d'un signal

d'alarme pour une nouvelle espèce de prédateurs dans l'environnement), ajouts qui ne modifient pas la structure du code préexistant. La taille très modeste des codes de la communication animale suggère que ces ajouts eux-mêmes sont rares. De fait, les codes de la communication animale, qui, à la différence des langues humaines, fonctionnent vraiment selon le modèle du code, sont typiquement petits et d'une grande stabilité à l'intérieur d'une espèce donnée. La grande majorité d'entre eux n'implique aucun apprentissage, et lorsque apprentissage il y a, comme dans le cas des oiseaux chanteurs, il ne porte typiquement que sur un seul signal dont il faut bien qu'il soit appris puisqu'il a pour fonction de distinguer des populations locales de la même espèce.

Dans le cas de la communication inférentielle, les choses se présentent tout autrement. En effet, le succès de la communication inférentielle ne requiert pas que le communicateur et le destinataire aient la même représentation sémantique de l'énoncé. Il suffit qu'ils voient dans l'énoncé, quelle que soit la façon dont ils se le représentent, un indice indiquant la même conclusion. Soit par exemple le dialogue banal suivant:

> *Pierre*: je suis crevé !
> *Marie*: Eh bien rentrons à la maison

Peu importe que le sens auquel Pierre et Marie associent le mot «crevé» soit le même. Il se peut que, pour Pierre, «crevé» signifie une fatigue extrême, tandis que, pour Marie, «crevé» est un simple synonyme de «fatigué». De toute façon, Pierre dit «je suis crevé» non pour indiquer un degré de fatigue que ce terme encoderait, mais pour indiquer contextuellement à la fois sont souhait de rentrer à la maison et la raison de ce souhait, à savoir sa fatigue. Le degré de fatigue qui justifie qu'on désire rentrer chez soi dépend des situations : il n'est pas le même à une soirée entre amis, en promenade, ou à une réunion professionnelle. Dans l'énoncé de Pierre, donc, «crevé» indique le degré de fatigue qui, dans la situation d'énonciation, est pertinent en ceci qu'il justifie le souhait de Pierre.

L'identité de code entre les interlocuteurs n'est pas nécessaire; elle n'est pas suffisante non plus. Soit le dialogue suivant:

Pierre: Pouvez vous réparer ma montre ?
L'horloger: Cela prendra du temps.

La sémantique de «prendra du temps» est triviale (ou en tout cas admettons qu'elle le soit, et de la même manière, pour Pierre et l'horloger) : prend du temps tout ce qui a une durée non nulle. Si on s'en tient au sens littéral de son énoncé, l'horloger énonce donc un truisme. Cependant, en énonçant ce truisme, l'horloger met Pierre sur la voie d'une interprétation qui, elle, est pertinente. C'est bien de temps qu'il s'agit et la réparation de la montre prendra un temps sur lequel il est pertinent d'attirer l'attention de Pierre. Si Pierre s'attend à une réparation d'au moins une semaine, il comprendra «Cela prendra du temps» comme voulant dire que la réparation prendra plusieurs semaines. Si l'horloger pour sa part pense que Pierre s'attend à une réparation le jour même, il se sera exprimé comme il l'a fait pour dire que la réparation sera une affaire non d'heures mais de jours. Que dans leur lexique les mots «prendre» «du» et «temps» aient le même sens ne les protège donc pas du malentendu.

Selon le modèle inférentiel, donc, la quasi-identité de code entre interlocuteurs n'est pas nécessaire pour qu'ils puissent communiquer au mieux. Dans ces conditions, le fait qu'une mutation affectant la faculté de langage peut faire diverger la grammaire du mutant de celle de ses congénères ne nuit pas forcément à sa capacité de communiquer. Comme nous allons le montrer maintenant, une telle mutation peut même être avantageuse.

En particulier, une faculté de langage qui mènerait à intérioriser une grammaire qui attribue plus de structure aux énoncés qu'ils n'en réalise superficiellement (qui, par exemple, y projetterait des constituants non-exprimés) pourrait faciliter la compréhension inférentielle.

Imaginons une proto-langue ne comportant que des paires son-sens de l'échelle du mot, sans aucune structure syntaxique. Le mot «boire» dans cette proto-langue désigne l'action de boire et ne fait rien de plus (ce n'est pas contrairement au «boire» du français un prédicat à deux places), le mot «eau» dans cette proto-langue désigne la substance et ne fait rien de plus, etc. Avec un code aussi limité, le seul décodage par

l'auditeur du sens associé au mot prononcé par le locuteur ne suffirait pas assurer de communication entre eux. L'auditeur qui associe à l'énoncé «eau» le concept d'eau n'est pas pour autant informé de quoi que ce soit. Même une concaténation d'expressions d'un tel langage, comme par exemple «boire eau» ne serait pas décodée comme nous avons tendance à le faire spontanément sur la base de notre compréhension du français. «Boire eau» ne désigne pas, dans cette proto-langue, l'action de boire de l'eau. On a seulement deux concepts, celui de boire et celui d'eau qui sont activés sans être sémantiquement liés. L'activation mentale d'un ou plusieurs concepts sans lien syntaxique entre eux ne désigne pas un état de chose ou une action associant ces deux concepts; encore moins exprime-t-elle une croyance ou un désir.

Dans ces conditions, une telle proto-langue n'aurait d'utilité que pour des êtres capables de communication inférentielle. Pour de tels individus, l'activation par décodage ne serait-ce que d'un seul concept pourrait facilement leur fournir un indice suffisant pour reconstruire un sens complet, le vouloir-dire d'un locuteur. Imaginez deux locuteurs, Pierre et Marie, de cette proto-langue marchant dans le désert. Pierre montre du doigt l'horizon et dit «eau». Marie en infère correctement qu'il veut dire quelque chose comme *il y a de l'eau là-bas*. Juste quand ils parviennent au point d'eau, Pierre s'effondre épuisé et dit «eau». Marie en infère correctement qu'il veut dire quelque chose comme *donne moi de l'eau*. Les signaux de la communication animale, communication qui elle est pleinement codée, ne permettent jamais un tel éventail de constructions interprétatives.

Imaginons maintenant que Marie ait été une mutante dont la faculté de langage, plus complexe que celle de ses congénères, l'avait disposée, enfant, à analyser les mots de la proto-langue qu'elle était en train d'acquérir soit comme des arguments, soit comme des prédicats à une ou deux places. Elle avait ainsi catégorisé «boire» comme un prédicat à deux places, «eau» comme un argument, etc. Quand Marie la mutante entend Pierre assoiffé murmurer «eau», ce qui est activé dans son esprit, ce n'est pas seulement le concept d'eau, mais une structure syntaxique avec un prédicat non-exprimé capable de prendre eau comme argument. Son décodage va donc au-delà de ce qui a, en fait, été encodé par Pierre. Lui n'est pas un mutant et il s'exprime donc dans

la langue rudimentaire de leur communauté, sans y ajouter mentalement de structure syntaxique sous-jacente. Cette non-correspondance entre la représentation que Pierre et Marie se font de l'énoncé, ne nuit cependant pas à la communication. Même si elle n'avait pas été une mutante, Marie aurait du, pour interpréter ce que voulait dire Pierre, se représenter mentalement (mais pas linguistiquement) non seulement l'eau mais l'action qui avait l'eau pour objet. Marie la mutante est d'emblée mise sur la voie grâce à la structure syntaxique qu'elle attribue, faussement mais utilement, à l'énoncé de Pierre.

Quand elle parle, Marie la mutante encode au moyen de signaux homonymes avec ceux de sa communauté, non seulement des concepts atomiques, mais des structures prédicat-arguments. Quand elle dit «eau», son énoncé encode aussi la position non-exprimé d'un prédicat dont «eau» serait l'argument. Quand elle dit «boire», son énoncé encode la position non-exprimée des deux arguments de «boire». Quand elle dit «boire eau», son énoncé encode non seulement les deux concepts *boire* et *eau* mais aussi le concept complexe *boire de l'eau* (plus la position non-exprimée de l'argument-sujet de «boire»). Les interlocuteurs de Marie ne reconnaissent pas ces structures sous-jacentes dans ses énoncés, mais ils aboutissent tout de même aux interprétations voulues par un chemin inférentiel moins bien préparé linguistiquement.

Maintenant, si Marie est une mutante de la deuxième génération et a donc parmi ses interlocuteurs d'autres mutants qui parlent et comprennent comme elle, alors elle et ses co-mutants communiquent plus efficacement que les autres membres de leur communauté. Il communiquent en effet au moyen d'une langue dont les énoncés, phonologiquement identiques à ceux de la langue des non-mutants, sont syntaxiquement et sémantiquement plus complexes et ainsi plus faciles à traiter pragmatiquement. Dans la langue de ces mutants, de nouveaux signes linguistiques peuvent émerger et se stabiliser par un processus de grammaticalisation inaccessible aux non-mutants. Par exemple des pronoms pourraient venir prendre la place des arguments non-spécifiés.

Cet exemple imaginaire illustre la façon dont une faculté de langage plus avancée, qui amène les individus qui en sont dotés à intérioriser un code plus riche que celui de leur communauté, peut émerger et évoluer. Il n'en va ainsi que dans un système de

communication inférentielle. Dans un système de communication codique, tout écart par rapport à la grammaire commune sera désavantageux ou au mieux neutre, mais il ne pourra guère être avantageux.

Ces considérations s'appliquent à toutes les étapes éventuelles de l'évolution de la faculté de langage et aussi à son émergence initiale. Etre disposé à traiter un comportement communicationnel non-codé comme un signal codé peut faciliter la compréhension inférentielle des intentions du communicateur et mener à la conventionnalisation de ce type de comportement en tant que signal.

Conclusions

L'esprit humain se caractérise par deux capacités cognitives sans véritable équivalent dans d'autres espèces terrestres : le langage et la psychologie naïve, c'est-à-dire la capacité de tout un chacun de se représenter les états mentaux d'autrui (cf. Sperber 2000). Nous avons suggéré que c'est grâce à l'interaction de ces deux capacités que la communication humaine a pu se développer et acquérir une puissance incomparable. Dans une perspective pragmatique, il est clair en effet que la faculté de langage et les langues humaines, avec leur richesse et leur imperfections, ne sont adaptatives que dans une espèce déjà capable de psychologie naïve et de communication inférentielle. L'évolution relativement rapide des langues elles-mêmes et leur manque d'homogénéité à l'intérieur même d'une communauté linguistique – ces deux traits étant associés – ne s'expliquent bien, eux aussi, que si la fonction du langage dans la communication est de fournir des indices sur le sens voulu et non de l'encoder.

Dans ces conditions, l'étude de l'évolution du langage doit être étroitement associée à celle de l'évolution de la psychologie naïve. De même l'étude de l'évolution des langues doit prendre systématiquement en considération leur dimension pragmatique.

Références

Allen, C., Bekoff, M. & Lauder, G. (eds.) (1998). *Nature's purposes: Analyses of function and design in biology*. Cambridge, Mass. MIT Press.

Baron-Cohen, S. ; Tager-Flusberg, H. ; Cohen, D. J. (2000) *Understanding Other Minds, Second edition*, New York, Oxford University Press.

Byrne, R. Whiten, A. (eds.) (1988) *Machiavellian Intelligence : Social Expertise and Evolution of Intellect in Monkeys, Apes and Humans*, Oxford : Oxford University Press.

Cummins, R. (1975) " Functional Analysis " *Journal of Philosophy*, 72 : 741-765

Dessalles, J-L. (2000) *Aux origines du langage. Une histoire naturelle de la parole,* Paris, Hermès.

Dretske, F. (1988) *Explaining Behavior,* Cambridge, Mass., MIT Press.

Ducrot, O. (1972) *Dire et ne pas dire,* Paris, Hermann.

Dunbar, R. I. M. (1996) *Grooming, Gossip and the Evolution of Language*, London, Faber & Faber.

Grice, P. (1957) "Meaning", *Philosophical Review*, 66 : 377-88.

Grice, P. (1992) *Studies in the Ways of Words,* Cambridge, Mass., Harvard University Press.

Hamilton, W. D. (1964) "The Genetical Evolution of Social Behaviour" , *Journal of Theoretical Biology*, **7** : 1-16.

Jacob, P. (1997) *Pour-quoi les choses ont-elles un sens ?* Paris : Odile Jacob

Levinson, S.C. (1983) *Pragmatics*, Cambridge : Cambridge University Press.

Millikan, R. (1984) *Language, Thought and Other Biological Categories*, Cambridge, Mass., MIT Press.

Millikan, R. (1988a) "A common structure for concepts of individuals, stuffs and real kinds ; more mama, more milk, more mouse", *Behavioral and Brain Sciences*, 9 (1) : 55-100.

Millikan, R. (1988b) "Language conventions made simple", *Journal of Philosophy*, XCV(4) : 161-80.

Neander, K. (1995) "Misrepresenting and Malfunctioning", *Philosophical Studies*, 79 : 109-141.

Origgi, G. (2001) "Interpretare il linguaggio e interpretare gli altri : una o due teorie?" *Sistemi Intelligenti,* XIII : 171-188.

Origgi, G. ; Sperber, D. (2000) " Evolution, communication and the proper function of language" in P. Carruthers, A. Chamberlain (eds.) *Evolution and the Human Mind*, Cambridge, Cambridge University Press : 140-169.

Pinker, S. (1994) *The Language Instinct*, New York, Pengouin.

Pinker, S. ; Bloom, P. (1990) “Natural Language and Natural Selection”, *Behavioral and Brain Sciences,* 13 : 707-784.

Sperber, D. (1994) “Understanding Verbal Understanding” in J. Khalfa (ed.) *What is Intelligence ?* Cambridge, Cambridge University Press : 179-98.

Sperber, D. (2000) “Metarepresentations in an Evolutionary Perspective” in D. Sperber (ed.) *Metarepresentations,* Basil Blackwell, Oxford.

Sperber, D. ; Wilson, D. (1989), *La Pertinence, Communication et Cognition*. Paris, Minuit.

Tooby, J; Cosmides, L. (1990) “On the universality of human nature and the uniqueness of the individual: the role of genetics and adaptation”. *Journal of Personality*, 58: 17-67.

Victorri B. (1999) « La place de la fonction narrative dans l’émergence du langage et la structure des langues », *T.L.E. (Théorie, Littérature, Enseignement)*, 17:23-38.